

ATELIER DE LECTURES SANDIENNES 3 OCTOBRE 2016

La Comtesse de Rudolstadt

La Revue indépendante, 25 juin 1843- 10 février 1844

Compte rendu (les pages renvoient à l'édition Garnier, 1959)

Ont participé à cet atelier : Martine AUBERT, Marie-France BARUT, Michel DHERBOMEZ, Claudine FOURNIER, Danièle LE CHEVALIER, Catherine SALMOCHI, Pierrette TERRIERE, Geneviève VACHER.

La Comtesse de Rudolstadt est la suite de *Consuelo*. On quitte le personnage éponyme après son mariage avec Albert de Rudolstadt, au château des Géants, juste avant la mort de celui-ci. On le retrouve à peu près un an après, à Berlin, sous son nom d'artiste, Porporina.

Si l'on essaie de déterminer le genre de ce roman, on peut trouver divers qualificatifs : roman de formation et d'initiation, roman philosophique, roman gothique, roman picaresque (au sens large), roman d'amour ... Cette richesse générique peut sans doute expliquer la diversité des réactions que suscite sa lecture : « envoûtement », « état de lévitation », mais aussi reconnaissance d'une certaine difficulté de lecture due aux nombreuses références historiques, religieuses, philosophiques ainsi qu'à la complexité de l'intrigue.

Une interrogation demeure : ce roman est-il le roman de l'enthousiasme ou celui de la désillusion ?

La composition du roman.

La Comtesse de Rudolstadt se compose de 41 chapitres suivis d'un Épilogue et d'une Lettre de Philon à Ignace Joseph Martinowicz, qui constitue le dernier témoignage sur la vie de Consuelo et Albert, en même temps que le testament spirituel de ce dernier.

Plusieurs chapitres sont des retours en arrière puisque Consuelo va raconter sa propre histoire à la princesse Amélie de Prusse, offrant ainsi au lecteur un résumé de *Consuelo* (VII, VIII) ; de même Wanda, la mère d'Albert, va faire à Consuelo le récit de sa vie, ainsi que celui de la vie d'Albert avec elle, après sa mort apparente (XXXIII et XXXIV).

Le thème de l'amour.

Pour transmettre ses idées sur l'amour et le mariage, George Sand va utiliser une hypothèse romanesque maintes fois utilisée par les romantiques : celle de la résurrection de personnages que l'on croyait morts. C'est le cas d'Albert et de Wanda, sa mère.

Albert pense à juste titre que Consuelo l'a épousé sur son lit de mort par admiration pour ses idées, pour son génie de musicien, et par pitié, pour lui, et pour sa famille éplorée. Or cela ne lui suffit pas . Il veut être aimé totalement, aimé de passion. Il entre dans la secte des Invisibles et, après avoir recouvré une bonne santé physique et psychique, il va protéger secrètement son épouse, la délivrer quand elle sera emprisonnée par le roi de Prusse, et la séduire. Pour y arriver, il va prendre deux

identités : celle de Trismégiste, sorcier de la princesse Amélie, et celle de Liverani, nom que les Invisibles peuvent utiliser lorsqu'ils veulent agir incognito dans la société de leur temps.

Le passage de la délivrance de Consuelo (XX et XXI) est célèbre à juste titre. Consuelo se réveille après s'être évanouie dans la forteresse qui est sa prison :

Elle était couchée en plein air ; et, sans ressentir aucunement le froid de la nuit, elle voyait librement les étoiles briller dans le ciel vaste et pur. A ce coup d'oeil enchanteur succéda bientôt la sensation d'un mouvement assez rapide, mais souple et agréable. Le bruit de la rame qui s'enfonçait dans l'eau, à intervalles rapprochés, lui fit comprendre qu'elle était dans une barque, et qu'elle traversait l'étang. Une douce chaleur pénétrait ses membres ; et il y avait dans la placidité des eaux dormantes où la brise agitait de nombreux herbages aquatiques, quelque chose de suave qui rappelait les lagunes de Venise, dans les belles nuits du printemps. Consuelo souleva sa tête alanguie, regarda autour d'elle, et vit deux rameurs faisant force de bras chacun à une extrémité de la barque. Elle chercha des yeux la citadelle, et la vit déjà loin, sombre comme une montagne de pierre, dans le cadre transparent de l'air et de l'onde. Elle se dit qu'elle était sauvée ; mais aussitôt elle se rappela ses amis, et prononça le nom de Karl avec anxiété. « Je suis là ! Pas un mot, Signora, le plus profond silence ! » répondit Karl qui ramait devant elle. Consuelo pensa que l'autre rameur était Gottlieb ; et, trop faible pour se tourmenter plus longtemps, elle se laissa retomber dans sa première attitude. Une main ramena autour d'elle le manteau souple et chaud dont on l'avait enveloppée ; mais elle l'écarta doucement de son visage, afin de contempler l'azur constellé qui se déroulait sans borne au-dessus de sa tête ». (XX, p. 257).

Ce personnage, dont elle ne voit que la main et qui prend soin d'elle comme d'un enfant, c'est Liverani. On retrouvera cette impression de douceur, de suavité, dans le chapitre suivant, lorsque Consuelo se trouve seule avec l'inconnu masqué dans la voiture qui les emporte encore plus loin de la forteresse de Spandaw. Ce sont à nouveau les bras et les mains de l'inconnu qui sont évoqués :

Un réveil plus complet lui fit sentir la confusion de son inadvertance ; mais le bras de l'inconnu semblait être devenu une chaîne magique. Elle fit à la dérobée de vaines tentatives pour s'en dégager ; l'inconnu paraissait dormir lui-même et avoir reçu machinalement sa compagne dans ses bras lorsque la fatigue et le mouvement de la voiture l'y avait fait glisser. Il avait joint ses deux mains ensemble autour de la taille de Consuelo, comme pour se préserver lui-même de la laisser tomber à ses pieds en s'endormant. Mais son sommeil n'avait pas relâché la force de ses doigts entrelacés, et il eût fallu, en essayant de les détacher, le réveiller complètement. Consuelo ne l'osa pas. Elle espéra que de lui-même il lui rendrait sa liberté sans le savoir, et qu'elle pourrait retourner à sa place sans paraître avoir remarqué positivement toutes ces circonstances délicates de leur tête-à-tête. (XXI, p.266)

Consuelo, sans éprouver le moindre sentiment de honte, va échanger un « baiser enthousiaste et pénétrant » avec l'inconnu. Suit un passage important qui souligne le caractère divin de cet amour partagé, dans toute sa plénitude.

Comme tout était bizarre et insolite chez cet être mystérieux, le transport de Consuelo ne parut ni le surprendre, ni l'enhardir, ni l'enivrer. Il la pressa encore lentement contre son cœur ; et, quoique ce fût avec une force extraordinaire, elle ne ressentit pas la douleur qu'une violente pression cause toujours à un être délicat. Elle n'éprouva pas non plus l'effroi et la honte qu'un si notable oubli de sa pudeur accoutumée eût dû lui apporter après un instant de réflexion. Aucune pensée ne vint troubler la sécurité ineffable de cet instant d'amour senti et partagé comme par miracle. C'était le premier de sa vie. Elle en avait l'instinct, ou plutôt la révélation ; et le charme en était si complet, si profond, si divin, que rien ne semblait pouvoir jamais l'altérer. L'inconnu lui paraissait un être à part, quelque chose d'angélique dont l'amour la sanctifiait. Il passa légèrement le bout de ses doigts, plus doux que le tissu

d'une fleur, sur les paupières de Consuelo, et à l'instant elle se rendormit comme par enchantement. Il resta éveillé cette fois, mais calme en apparence, comme s'il eût été invincible, comme si les traits de la tentation n'eussent pu pénétrer son armure. Il veillait en entraînant Consuelo vers des régions inconnues, tel qu'un archange emportant sous son aile un jeune séraphin anéanti et consumé par le rayonnement de la Divinité. (XXI, p. 267)

Consuelo, ne pouvant voir le visage de Liverani, se souvient de ses bras protecteurs, de ses mains élégantes et caressantes tout au long du roman. Quand Wanda l'interroge sur celui qu'elle aime et dont elle n'a pas vu le visage, Consuelo lui répond « *Il me semble qu'en touchant sa main je le reconnaîtrai* » (XXV, 338). Sa confiance en lui est celle d'une enfant : « *Dès que vous paraissez, dès que ma main est dans la vôtre, ou quand je regarde votre écriture [...] quand j'entends seulement le bruit de vos pas, toutes mes craintes s'évanouissent* ». (XXV, p. 303) Cette conception du rôle protecteur de l'homme, de sa puissance et de sa force physique se retrouve dans plusieurs romans de George Sand, ce qui pourrait souligner les limites de son féminisme, mais elle vient peut-être de l'observation du couple Viardot. Pauline avait épousé un homme de vingt ans de plus qu'elle, qui avait pu la soutenir et l'épauler dans sa vie de cantatrice. Il est amusant de constater que de *Mauprat* (1837) à *Jean de la Roche* (1859), en passant par *La Comtesse de Rudolstadt*, les hommes amoureux enlèvent la femme aimée dans leurs bras pour lui faire franchir une rivière. Dans notre roman, les deux héros vont frôler la mort, ce qui n'est pas le cas dans les deux autres. Albert et Consuelo marchent avec difficulté sur un sol glissant « *mais, tout à coup, las de la voir se fatiguer, il la prit dans ses bras et l'emporta comme un enfant, quoiqu'elle lui en fit des reproches, mais ces reproches n'allaient pas jusqu'à la résistance. Consuelo se sentait fascinée et dominée.* » (XXII, 274). Un peu avant le narrateur avait déclaré : « *Il y a quelque chose de si doux à abandonner la conduite de sa propre destinée à qui nous aime, et à se sentir, pour ainsi dire, porté par autrui !* » (XXI, 266).

Malgré l'étonnement, la honte, le remords, Consuelo ne va plus avoir qu'un seul vœu : revoir l'inconnu. Elle va même lui faire don de la croix en filigrane qu'elle tient de sa mère et qui est pour elle un souvenir sacré. Dans une lettre à Haydn, Consuelo fait l'aveu de cette attirance mutuelle incompréhensible. Elle insiste sur son caractère involontaire.

Oh, c'est que je suis aimée, je le sens si bien ! ... Sois certain que je ne me trompe pas, et que j'aime, cette fois véritablement, oserai-je dire éperdument ? Pourquoi non ? L'amour nous vient de Dieu. Il ne dépend pas de nous de l'allumer dans notre sein, comme nous allumerions un flambeau sur l'autel. Tous mes efforts pour aimer Albert [...] n'avaient pas réussi à faire éclore cette flamme ardente et sacrée ; depuis que je l'ai perdu, j'ai aimé son souvenir plus que je n'avais aimé sa personne. (XXII, p.280). Liverani écrit à peu près la même chose à Consuelo : « *Je sais bien qu'il y a quelque chose d'effrayant dans cette fatalité qui nous a poussés l'un vers l'autre. Mais c'est le doigt de Dieu, vois-tu ! Nous ne pouvons pas le méconnaître* » (XXIII, p. 284).

Dans ses lettres, il déclare l'aimer jusqu'à l'infamie, jusqu'au suicide. Mais il a fait un serment aux Invisibles, il n'est pas libre d'agir comme il le souhaite. Bien qu'il déclare « *Pour me faire aimer de vous, je me sens prêt, vingt fois le jour, à sacrifier mon honneur, à trahir ma parole, à souiller ma conscience d'un parjure* » (XXV, 301), il voudrait que Consuelo accepte elle aussi d'être initiée pour que les Invisibles reconnaissent leur union. Ce qu'elle fait. Leur union sera célébrée dans le temple du château des Invisibles.

Ce mariage sera une réussite. Consuelo et Albert, bien que ne vivant pas toujours ensemble, ou peut-être à cause de cela, formeront encore un couple uni et aimant quand ils auront atteint la cinquantaine et qu'ils décideront néanmoins de mener la vie pauvre et errante des zingari. Ils auront cinq enfants, de beaux enfants, intelligents. « *Ce que nous pouvons affirmer sur cette âme en deux*

personnes qui s'appela Consuelo et Albert, c'est que leur amour tint ses promesses » dit le narrateur dans l'Épilogue (505). Il reconnaît aussi qu'ils ont subi des malheurs et des persécutions mais que le souvenir du moment merveilleux de leur union les a aidés à les supporter.

La « prostitution jurée » ou le mariage sans amour.

La réussite du mariage de Consuelo et Albert s'oppose à l'échec de celui des parents d'Albert. C'est Wanda, la mère d'Albert, qui va prévenir Consuelo du danger des mariages fondés sur l'intérêt (pécuniaire ou social) ou sur la simple estime. Elle raconte sa propre histoire : parce que ses parents étaient luthériens, elle a cru les racheter en acceptant d'épouser un noble catholique qu'elle estimait mais n'aimait pas. Elle espérait alors réussir à le convertir, ainsi que le reste de la famille, à ses idées politiques et religieuses. Wanda va connaître le malheur dans cette famille. Elle perdra cinq enfants avant de donner le jour à Albert. Elle partagera une amitié amoureuse avec son médecin, Marcus, un franc-maçon, mais elle ne sera pas assez libérée de ses préjugés pour devenir sa maîtresse, même après qu'il l'eut sauvée d'une mort apparente.

Wanda joue le rôle de juge ou de confesseur chez les Invisibles. Elle interroge donc Consuelo pour connaître ses sentiments réels pour Albert et pour Liverani :

- *Et le souffle de l'homme que tu connais sous le nom de Liverani t'a donné le feu de la vie ?*
- *C'est encore la vérité. mais de tels instincts ne doivent-ils pas être étouffés par notre volonté ?*
- *De quel droit ? Dieu ne te les a-t-il suggérés pour rien ? t'a-t-il autorisée à abjurer ton sexe, à prononcer dans le mariage le vœu de virginité, ou celui plus affreux ou plus dégradant encore du servage ? La passivité de l'esclavage a quelque chose qui ressemble à la froideur et à l'abrutissement de la prostitution. Est-il dans les desseins de Dieu qu'un être tel que toi soit dégradé à ce point ? Malheur aux enfants qui naissent de telles unions ! [...] Ils n'appartiennent pas entièrement à l'humanité, car ils n'ont pas été conçus selon la loi de l'humanité qui veut une réciprocité d'ardeur, une communauté d'aspirations entre l'homme et la femme. Là où cette réciprocité n'existe pas, il n'y a pas d'égalité, et là où l'égalité est brisée, il n'y a pas d'union réelle. [...] Quoi que de cyniques philosophes aient pu dire sur la condition passive de l'espèce féminine dans l'ordre de la nature, ce qui distinguera toujours la compagne de l'homme de celle de la brute, ce sera le discernement dans l'amour et le droit de choisir. La vanité et la cupidité font de la plupart des mariages une prostitution jurée selon l'expression des antiques Lolhards. Le dévouement et la générosité peuvent conduire une âme simple à de pareils résultats. (XXXII, 383)*

Les sociétés secrètes

Liberté, Égalité, Fraternité : telle est le « ternaire » secret, l'idéal que partagent les adeptes des plus hauts grades de la secte des Invisibles. C'est celui qu'Albert veut voir appliqué au grand jour à toutes les sociétés humaines, dans ses grands discours visionnaires de la dernière partie du livre. Quand Wanda le révèle à Consuelo, elle ne lui cache pas les difficultés de l'application de cet idéal dans la société réelle. Mais voyons de quelle manière les Invisibles eux-mêmes le respectent.

La liberté

C'est l'un des thèmes essentiels du livre puisque Consuelo va connaître par deux fois la prison, la première fois à la forteresse de Spandaw, parce qu'elle est soupçonnée de complot par Frédéric II ; la deuxième fois dans le château des Invisibles, lorsqu'elle attend leur décision au sujet de son initiation et de son union avec Albert. Celui-ci sera emprisonné deux fois aussi, ainsi que d'autres personnages du roman.

Tous les lecteurs ont souligné l'excellente peinture du despotisme, dit « éclairé », du roi de Prusse . Dès les premières pages, son fonctionnement est étudié, dans tous les domaines de la vie sociale : espionnage constant, dénonciations, non-respect de la vie privée, pressions multiples. L'atmosphère est proprement irrespirable dans cette cour qui a le mensonge et la dissimulation comme règles de survie. Nous avons remarqué au passage que Consuelo est moins naïve que tous les « philosophes » qui entourent le roi. Comme les autres, elle n'est pas insensible à son charme :

« Je faillis la lui baiser [la main], comme c'était sans doute mon devoir ; mais puisque je suis en train de me confesser, je dois dire qu'au moment de le faire, je me sentis saisie de terreur et comme paralysée par le froid de la méfiance. [...] en moins d'une seconde, je me rappelai le terrible régime militaire de la Prusse [...] la férocité des recruteurs, les malheurs de Karl, [...] et tout ce système despotique qui fait la force et la gloire du grand Frédéric. » (VIII, 99)

Le grand Voltaire, en revanche, n'avait pas eu la même clairvoyance, il lui avait fallu du temps pour arriver à la perte de ses illusions. Supériorité donc de la femme de coeur sur ceux que l'on n'appelait pas encore les « intellectuels ».

Le premier des buts de la secte des Invisibles est de lutter contre le despotisme. Wanda l'explique à Consuelo : « *Nous ne regrettons pas la liberté que nous t'avons rendue ; toute réparation des maux qu'inflige le despotisme est un devoir et une jouissance pour nous* » (XXVI, 315). Mais il est significatif que Consuelo, avant même d'être arrivée au château de ses libérateurs, emploie le même mot pour qualifier la manière dont elle a été libérée : « *Il y avait quelque chose d'absolu et de despotique dans la protection étendue sur elle* » (XXI, 268). Une fois arrivée, elle ne sera pas dupe : elle est à nouveau prisonnière, dans une prison dorée, certes, mais elle rêve de liberté. Comme dans la prison de Spandaw, celle-ci est symbolisée par des éléments naturels : à Spandaw, le rouge-gorge et le lierre qui monte « librement » vers le soleil ; dans le château des Invisibles, « *un coin de franche campagne, avec une maisonnette en chaume, des chemins raboteux et l'aspect libre d'un pays possible à connaître et à explorer* » (XXIV, 292). La liberté d'aller et venir, la liberté offerte par des « *chemins sablés d'or qui [n'ont] pas de maîtres* » sera, à la fin du roman, celle de la Bonne déesse de la pauvreté, dans la Ballade composée par Albert et Consuelo.

Comme toute secte, la société secrète des Invisibles fonctionne grâce à la soumission totale de ses membres, affiliés sous serment. Il peut y avoir conflit entre l'engagement et la vie personnelle . Albert lui-même s'en plaint : pour vivre avec Consuelo, il serait capable de désobéir. Consuelo, elle, a conscience d'être manipulée : « *L'avait-on traitée avec confiance, en l'amenant endormie et à demi-morte dans cette prison dorée, mais implacable ? Avait-on le droit d'exiger d'elle une aveugle soumission, lorsqu'on ne daignait même pas la lui demander ?* » XXIV, 298

L'égalité

Bien qu'elle lutte contre une monarchie héréditaire et fondée sur des privilèges, la secte des Invisibles a elle aussi une structure hiérarchique. Il y a un chef, des juges suprêmes, et un nombre de grades dont le narrateur fait la liste dans l'Épilogue (508 -509), pour affirmer qu'Albert les avait tous atteints, mais aussi, peut-être, pour insister sur l'organisation élitiste de ces sociétés secrètes.

L'enseignement n'est pas donné à tous ; certains individus n'atteindront jamais les grades supérieurs. A part Wanda et Consuelo, les femmes ne sont pas initiées. Les basses œuvres, comme le nécessaire assassinat de l'affreux Mayer, ne souillent pas les mains d'un Albert. Elles sont réservées à un ancien serf, Karl, qui en souffre. Bien sûr, certaines découvertes sont réconfortantes, comme le fait que Gottlieb et Consuelo aient le même grade. D'autres sont effrayantes : Consuelo a été constamment surveillée, suivie. Elle ne sera acceptée que parce que l'on sait tout de sa vie et que cette vie est pure. Ne parlons pas des méthodes employées. A plusieurs reprises, Consuelo se révolte contre les « épreuves » de l'initiation : le jeûne, la solitude imposée, les drogues, la confession devant des hommes ... Elle critique ouvertement l'épreuve à laquelle est soumis sous ses yeux un jeune homme : *« Je plaignais ce récipiendaire, dont le courage et la vertu étaient soumis à des épreuves toutes matérielles, comme s'il suffisait du courage physique pour être initié à l'oeuvre du courage moral. Je blâme ce que j'ai vu, et déplore ces jeux cruels d'un sombre fanatisme, ou ces expériences puérides d'une foi tout extérieure et idolâtrique »*. (XXXVIII, 452)

La fraternité

On ne peut nier la séduction qu'exerce sur le lecteur la réunion des « frères » lors de la cérémonie d'union de Consuelo et d'Albert, ainsi que la promesse qu'ils font de les protéger de leurs ennemis extérieurs et intérieurs.

« Les groupes qui se formaient à chaque instant autour des deux époux, loin de leur être importuns, ajoutaient à leur pure ivresse les douceurs d'une amitié fraternelle, ou tout au moins des plus exquis sympathies. Tous les Invisibles présents à cette fête furent présentés à Consuelo, comme les membres de sa nouvelle famille. C'était l'élite des talents, des intelligences et des vertus de l'ordre : les uns illustres dans le monde du dehors, d'autres obscurs dans ce monde-là, mais illustres dans le temple par leurs travaux et leurs lumières. Plébéiens et patriciens étaient mêlés dans une tendre intimité. » (XLI, 501)

Mais comme dans toute société humaine, la secte enrôle aussi de « faux frères » qui y entrent par intérêt ou ambition, par goût du complot et du secret. C'est le cas pour Cagliostro, charlatan notoire, ou pour Superville, le médecin cynique, qui n'a jamais pu s'élever au-dessus des grades inférieurs. Pendant un moment, Wanda et les chefs des Invisibles penseront pouvoir manipuler ces piètres adeptes pour leur faire faire le bien à leur insu. Mais ce sera peine perdue. Comme Albert l'avait pressenti, les sorciers et les charlatans, les adeptes du secret mèneront la secte à la ruine.

Dans sa *Lettre*, à la fin du roman, Philon rapporte les conseils qu'Albert donne à Spartacus venu le consulter. Le « ternaire » des frères n'est pas oublié. Il ne pourra être atteint que si les vieilles sociétés sont détruites. C'est pourquoi Albert envoie Spartacus détruire l'Ancien régime en France. George Sand, comme Alexandre Dumas dans *Joseph Balsamo*, pense donc que les sociétés secrètes allemandes ont joué un grand rôle dans la Révolution de 1789. Mais Albert n'est pas naïf, comme dans sa jeunesse. Il sait que faire la révolution quand les mentalités ne sont pas prêtes, c'est prendre de gros risques. Voici les derniers mots de sa grandiose vision de l'avenir : *« Oh ! que la vie est belle, que la nature est belle, que l'humanité est belle ! Mais il ajoutait : Les tyrans ont gâté tout cela ... Des tyrans ! il n'y en a plus. L'homme est égal à l'homme. La nature humaine est comprise, reconnue,*

sanctifiée. L'homme est libre, égal et frère. Il n'y a plus d'autre définition de l'homme. Plus de maîtres, plus d'esclaves ... Entendez-vous ce cri : Vive la république. Entendez-vous cette foule innombrable qui proclame la liberté, la fraternité, l'égalité ... Ah ! c'était la formule que les adeptes des hauts grades se communiquaient seuls les uns aux autres. Il n'y a donc plus lieu au secret. Les sacrements sont pour tout le monde. La coupe à tout le monde ! comme disaient nos pères les Hussites. »

Mais tout à coup, hélas ! il se prit à pleurer à chaudes larmes :

« Je savais bien que la doctrine n'était pas assez avancée ! ... Pas assez d'hommes la portaient dans leur cœur, ou la comprenaient dans leur esprit ! ... Quelle horreur ! continua-t-il. La guerre partout ! et quelle guerre ! » (Lettre de Philon, 577)

Le personnage de Consuelo

A la fin du roman, Albert et Consuelo sont devenus des zingari. Accompagnés de trois de leurs enfants, ils sont des musiciens ambulants. Les deux autres enfants, les aînés, ont été confiés au chanoine et à Haydn par Consuelo. Ils sont pauvres. Consuelo a perdu sa voix. De toute façon, elle n'aurait pas continué sa carrière de cantatrice parce qu'elle avait retrouvé à la cour de Bareith, petite cour d'une soeur de Frédéric, la jalousie entre chanteurs, les basses intrigues, les calomnies et le « public ignare » déjà décrit au premier chapitre. On peut se demander aussi si la maternité est compatible avec une vie d'artiste. Albert a été poursuivi comme imposteur. Bien des malheurs ont frappé la famille : « *Nous devrions être autorisés à ne plus croire à rien ni à personne* » déclare Consuelo à Philon et à Spartacus, à la fin du roman. Mais ce n'est pas le cas. Albert et Consuelo sont des artistes. Ils ont foi en leur amour, et en l'Art. Albert n'est plus le grand maître des Invisibles, il est le Poète, le Voyant. Avec Consuelo, il écrit des ballades que son fils chante, accompagné par sa mère à la guitare. C'est ainsi qu'il transmet ses idées désormais. Grâce à son violon, il parle à ses amis paysans en leur jouant « les vieilles ballades de la patrie et les hymnes sacrés de l'antique liberté ». (Lettre de Philon, 550)

Albert a conscience qu'il ne peut pas être « l'homme-nouveau ». L'important maintenant est de transmettre à ses enfants ses convictions. On peut remarquer qu'il garde tout de même une mentalité patriarcale. C'est son fils, Zdenko – car il lui a donné le prénom de son ami bohémien – qui a la préférence. Zdenko porte le nom d'un esclave, il a une double lignée sociale (fils d'un noble et d'une fille de père inconnu, la zingarella), ce sera lui l'homme nouveau porteur d'une espérance pour le futur de l'humanité. Albert menace toutefois de le renier s'il choisissait le camp des tyrans, ce qui prouve qu'il a la sagesse de n'être pas totalement sûr des choix ultérieurs de ses enfants.

Albert est sauvé du désespoir par l'amour de Consuelo et des enfants. Philon insiste sur le respect qu'ils ont tous pour lui, sur l'attention que lui porte son épouse. Celle-ci représente la vertu d'humanité, dans ce qu'elle a de plus admirable et de plus difficile : l'amour pour un être doué, voire génial, mais fragile psychiquement, pour ne pas dire fou. Albert risque constamment de retomber dans sa folie, dans ce suicide psychique que Wanda et lui ont déjà expérimenté. S'il a été facile d'aimer le séduisant Liverani, il faut se souvenir que Consuelo avait choisi la fidélité à Albert, avant de savoir que ces deux personnes n'en faisaient qu'une.

« Consuelo avait l'âme essentiellement religieuse sans avoir l'esprit philosophique », « elle était toujours éclairée par le cœur avant de l'être par le cerveau » (XXVIII, 331, 332). Son éducation philosophique a été faite par Albert, directement, par la parole : « Les organisations d'artistes acquièrent plus dans les émotions d'un cours ou d'une prédication que dans l'étude patiente et souvent

froide des livres. Telle était Consuelo : elle ne pouvait pas lire une page entière avec attention ; mais si une grande pensée, heureusement rendue et résumée par une expression colorée, venait à la frapper, son âme s'y attachait ; elle se la répétait comme une phrase musicale : le sens, quelque profond qu'il fût, la pénétrait comme un rayon divin. » (XXVIII, 332) Les idées de Wanda et d'Albert la séduisent en ce qu'elles manifestent l'amour évangélique des petits et des faibles. Lorsqu'elle entre dans la société des Invisibles, Wanda la charge de « *conquérir les femmes par le coeur plutôt que par l'esprit* », elle sera « *la sœur de charité des âmes malades* » (XXXI, 374). Le but poursuivi par Wanda et les Invisibles est de changer la société en passant par les femmes, en fondant des loges féminines adaptées aux habitudes et aux coutumes des différents pays pour répandre les idées de « tolérance et bienfaisance ». Consuelo n'atteindra pas ce but. Elle va être contrainte de resserrer son action autour de sa famille pour soutenir Albert et l'empêcher de retomber dans sa folie. Si Consuelo semble être revenue à son point de départ en marchant sur les routes de Bohême avec sa guitare, il y a quand même eu progrès : Consuelo a connu l'amour et la maternité, elle n'est pas abandonnée comme sa mère l'a été. Albert aussi est revenu sur ses pas, à l'emplacement du château détruit de ses ancêtres, mais il n'est pas redescendu dans la grotte du Schreckenstein ; il n'est plus hanté par les fantômes du passé, il voit l'avenir ; il est capable de repartir sur les chemins avec Consuelo pour aller retrouver ses deux aînés. La dernière vision que l'auteur nous donne de Consuelo est celle de la femme forte portant sa plus jeune fille sur ses épaules, comme Saint Christophe portant le Christ. Faut-il y voir une allégorie de l'Humanité sauvée par la femme ?

George Sand défend les idéalistes, les rêveurs. Elle pense que, sans leurs rêves, l'humanité ne progresserait pas. Mais elle est capable, alors qu'elle est encore très jeune (moins de quarante ans), d'avoir une vision globale de l'histoire et une juste appréciation de la difficulté que l'on rencontre pour faire changer les mentalités. On a beaucoup dit, avec condescendance, que certaines pages de ce roman étaient directement inspirées, pour ne pas dire copiées, des livres de Leroux. Mais comment pourrait-il en être autrement si elle veut discuter ses idées ? Il lui fallait bien les exposer. Comme son héroïne, George Sand s'enthousiasme pour les actions contre toutes les formes de tyrannie ; mais elle se méfie de l'esprit de système, de l'application à la lettre de certaines idées dont il vaudrait mieux comprendre l'esprit. D'où une longue réflexion sur ce que les écrivains ou les philosophes diraient s'ils connaissaient la postérité de leurs livres : « *Jean-Jacques Rousseau eût renié son oeuvre, si la Montagne lui était apparue en rêve, surmontée de la guillotine.* »(XLI, 483)

En marge de la lecture : Claudine Fournier nous a signalé l'exposition de la B.N.F., sur la Franc-Maçonnerie, en juillet 2016, ainsi que deux livres :

Penser, un défi pour être libre, Corinne DRESCHER-LENOIR et Collectif GLFF, Voix d'Initiées, Presses Maçonniques, 2015

Madame George, Noëlle CHATELET, Seuil 2013

On peut aussi consulter :

Jean-Louis DEBRÉ, *Ces femmes qui ont réveillé la France*, Fayard, 2013

dont une partie est consacrée à Maria DERAISMES, la première franc-maçonne française.

Compte rendu par Danièle Le Chevalier

